

Nemat Rafian
Photographe



Les fleuves d'Asie Centrale : sources de vie, sources de conflits

Photographe professionnel, j'exerce mon métier dans des agences et comme indépendant depuis plus de 30 ans. Né en Iran, j'ai appris mon métier durant mon enfance dans les villages et les montagnes du Kurdistan iranien. J'ai fui la révolution islamique et la guerre dans mon pays et ma région et je vis en France, devenue mon pays de refuge et d'adoption.

Au cours de ma carrière depuis 1990, j'ai réalisé des reportages en Irak sur le Kurdistan irakien (prix du Centre audiovisuel du Havre), à Haïti sur le retour du président Aristide, en Azerbaïdjan sur la pollution de la mer Caspienne, en Afghanistan sur la guerre civile et la fuite des réfugiés, en Arménie sur la communauté kurde, en Roumanie sur les communautés Roms, en France sur les gens de la Rue (pour Médecins du Monde – Mission France, Grenoble), etc.

En 2003, j'ai entamé un travail au long cours sur l'eau en Asie centrale avec un reportage illustrant le désastre écologique que connaît la région de la mer d'Aral (agence IMA Press). J'ai ramené des photos qui présentaient alors les effets de la désertification et de la pollution de toute une région asséchée par le retrait de cette mer intérieure. J'ai parcouru cette région du monde un très grand nombre de fois, de la Ferghana aux monts du Pamir en passant par les berges de l'Amou Daria. J'ai acquis une connaissance intime de la région et de ses populations et la maîtrise des langues et des coutumes.

Les enjeux liés à l'eau en Asie Centrale sont restés pour moi une préoccupation essentielle. Depuis des années, je vois la région où plongent mes racines se déchirer en guerres et en rivalités géopolitiques. Aujourd'hui, le partage des ressources en eau surgit au cœur des conflits. L'eau, rare et vitale, sera demain l'enjeu d'une terrible compétition entre les hommes, les États et les nations. Elle est l'objet de ce dossier et du photoreportage que je souhaite concrétiser.



Contexte du projet : remonter à la source

L'Asie centrale est l'un des foyers les plus anciens de civilisation humaine. C'est aussi une région du monde dans laquelle les enjeux stratégiques sont les plus liés aux ressources naturelles : les conflits entre royaumes, empires et émirats, puis la conquête russe et la domination soviétique jusqu'aux indépendances des années 90 se sont articulés autour des richesses disponibles âprement disputées. Ces cinq États – le Kazakhstan, le Kirghizistan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et le Turkménistan – et les États limitrophes – l'Afghanistan, l'Iran, le Pakistan, la Chine et bien sûr la Russie – sont traversés de crises.

La gestion des ressources en eau synthétise l'ensemble de ces enjeux. L'eau est en effet une cause majeure de conflit dans cette région partagée entre une zone montagneuse au sud-est, et une zone de plaine fertile et de steppe au nord ouest. Deux États, le Kirghizistan et le Tadjikistan, pays de montagnes et de glaciers, sont les véritables châteaux d'eau de l'ensemble de la région, mais manquent cruellement d'infrastructures. Les autres États se plaignent pour leur part de ne pas avoir leur part des deux grands cours d'eau de la région, le Sir Daria et l'Amou Daria.

Le débit de l'Amou Daria est équivalent à celui du Rhône à son embouchure, tandis que le Sir Daria au débit moins important est le plus long fleuve d'Asie centrale avec ses 2212 km. Ces deux fleuves qui prennent naissance l'un au Kirghizistan dans les hautes vallées du Tian Shan et l'autre au Pamir, en Afghanistan et au Tadjikistan, irriguent l'ensemble de la région pour se jeter dans la mer d'Aral. Si les États montagneux sont riches en eau, les autres États sont des pays de plaine, dans lesquels, en 50 ans, l'économie s'est radicalement transformée pour devenir plus urbanisée, et dépendre d'une agriculture toujours plus consommatrice en irrigation.

La population de cette région a crû de près de 10 millions depuis le début des années 2000, pour atteindre aujourd'hui plus de 60 millions de personnes au total. Des méthodes agricoles intensives et issues d'un autre âge, celui des kolkhozes et de la collectivisation, appauvrissement les sols et gaspillent les ressources, exacerbées en cela par un changement climatique rapide. Alors que les économies se fragilisent, les États se montrent plus faibles, les tentations nationalistes plus aigues, les conflits frontaliers plus tendus. Ces hostilités régionales rendent toujours plus complexes la recherche de solutions aux besoins croissants en ressources hydriques, et interdisent une gestion raisonnable des ressources disponibles.



L'ensemble de ces tensions a fait éclore des mouvements locaux radicaux contestataires – conduisant certains États comme le Tadjikistan à une situation de guerre civile – et en réaction a favorisé le développement d'États autoritaires et peu enclins à la contestation démocratique.

A la racine du problème se trouve la désintégration depuis 1991 du système de partage et de gouvernance de l'eau et de l'énergie que l'Union soviétique avait imposé dans la région : le Kirghizistan et le Tadjikistan, et à un degré moindre l'Afghanistan, fournissaient l'eau en été, tandis que le Kazakhstan, l'Ouzbékistan et le Turkménistan, riches en hydrocarbures, fournissaient l'énergie (gaz et charbon) et l'électricité tirée des barrages en hiver. Ces derniers États fournissaient également un marché du travail pour des migrants issus des deux premiers pays, plus enclavés et plus pauvres. La politique soviétique de développement a reposé sur une transformation de la gestion des systèmes d'irrigation, passés d'une gestion traditionnelle décentralisée à un contrôle de l'administration étatique sous l'égide de fonctionnaires russes, dont l'efficacité s'est révélée toujours plus réduite.

A la chute de l'Union soviétique a succédé une litanie d'accords bilatéraux et régionaux qui n'ont jamais conduit à une résolution durable du problème. En 1992, un premier accord de coopération était signé pour une gestion commune des ressources en eau, et un système de quotas d'allocation hérité de l'époque soviétique. Des organes ont vu le jour sous l'impulsion notamment de la Banque mondiale, mais ce cadre institutionnel a rapidement montré ses limites et perdu toute autorité. Rapidement, chaque État s'est mis à travailler dans son propre intérêt, suscitant hostilité et soupçons mutuels et mettant un terme à toute coopération régionale.

Durant ce temps, la monoculture du coton et celle du riz, toutes deux fortement consommatoires en eau tirée d'un réseau d'irrigation inadapté et peu entretenu, ont asséché le Sir Daria et l'Amou Daria. L'épuisement des deux seuls cours d'eau de la région a transformé la mer d'Aral, à la frontière entre l'Ouzbékistan et le Kazakhstan, en un cloaque d'eau saumâtre, en lui retirant plus 75% de son volume depuis 1950. Les territoires alentour sont devenus un désert toujours plus étendu, modifiant par là même le climat de l'ensemble de la région. Ce désastre écologique, sur lequel j'avais fait un reportage en 2001, est devenu le symbole d'une région en crise profonde.

Les intérêts nationaux divergent radicalement et s'affrontent aussi sur fond de grands travaux. Ainsi, dans les régions amont, la construction de nouveaux barrages hydroélectrique au Tadjikistan et au Kirghizistan a perturbé l'approvisionnement en eau des régions avalés.



C'est ainsi le cas du barrage de Rogun sur la rivière Vakhsh, un affluent de l'Amou au Tadjikistan en 2009, promis à devenir le barrage le plus haut du monde. L'Ouzbékistan – prochainement 33 millions d'habitants, dont le taux de population par hectare de terre irriguée est l'un des plus hauts du monde – s'est opposé à ce que quiconque ne contrôle le débit des rivières qui alimentent le bassin de la mer d'Aral, et a exigé l'interruption des travaux. Ces barrages transforment en effet radicalement le régime saisonnier de distribution des eaux entre l'hiver et l'été. La position ouzbèke provoque de son côté l'ire du Kirghizistan et du Kazakhstan.

Ces travaux conduisent ainsi à l'explosion de nouvelles tensions – et parfois à des violences ethniques comme au Kirghizistan en 2010, au cours desquelles des habitants d'origine ouzbèke furent victimes d'un véritable pogrom conduit par leurs voisins d'origine kirghize, entraînant une crise politique profonde dans ce pays jusque là plutôt épargné par l'instabilité. Depuis, les tensions géopolitiques entre ces États sont allées croissantes, tandis que l'Afghanistan sombre à nouveau dans une situation de guerre civile. De leurs côtés, la Chine et la Russie soufflent le chaud et le froid en fonction de considérations géopolitiques souvent opaques.

Ce sont bien sûr les populations locales qui se voient les premières concernées par les formidables transformations induites par cette gestion calamiteuse des ressources, et les violences politico-militaires qui en résultent.

L'eau est une ressource et un enjeu alimentaire, énergétique et écologique fondamental dans le monde. La situation centrasiatique présente le dramatique exemple des conséquences d'une absence de gestion à long terme de cette ressource vitale, devenue l'objet de toutes les convoitises entre les États amonts et les États avals alors que l'ensemble des États et des populations de la région sont liés par une très forte dépendance les uns envers les autres. L'eau est devenue pour chacun de ces États un outil de pression politique sur les pays voisins – souvent au mépris des défis écologiques, sanitaires et alimentaires auxquels leurs populations font face de façon toujours plus criante. La région connaît aujourd'hui une situation dans laquelle chaque habitant voit ses ressources en eau diminuer.

Organisations internationales et régionales savent cependant que l'enjeu est bien de dépasser les intérêts nationaux pour aller vers une gestion commune et plus respectueuse des ressources hydriques, sous peine que la situation dégénère vers une guerre ouverte de l'eau et de l'énergie.



Les grands fleuves : le Syr Daria et l'Amou Daria



Jérémie Allouche, Cahiers d'Asie Centrale 13/14 | 2004

Mon projet de reportage photographique me conduira à descendre le cours du Syr Daria et de l'Amou Daria de leur source à leur aboutissement. Ce voyage m'amènera à rencontrer les communautés humaines et visiter les milieux naturels. Un tel travail ne pourra se faire qu'à travers au moins deux voyages, une fois au moment des semences au printemps, et une fois à la saison des récoltes lorsque le cours des fleuves est au plus bas.

Connu durant l'antiquité sous le nom de Jaxartes, le Syr Daria est vital à l'existence de régions entières dont la production agricole nourrit des pays entiers. Il naît de deux rivières qui trouvent leurs sources dans les montagnes du Tian Shan, au Kirghizistan, la Naryn et le Kara Daria. Il coule en direction de l'Ouzbékistan, irrigue la fertile vallée de la Ferghana, puis le sud du Kazakhstan avant de se déverser dans la Mer d'Aral. Son bassin versant représente 800 000 km². Pourtant, durant certaines périodes de l'année le fleuve s'épuise avant de parvenir à la Mer d'Aral – ses affluents, le Talas et le Chu sont asséchés avant de l'atteindre, et son utilisation pour la culture du coton, la plus intensive de toute l'Asie centrale, lui retire toute sa puissance. Il est pourtant essentiel à l'alimentation en eau de millions d'hommes et de centaines de milliers d'hectares, il est la source d'eau potable des villes de Kokand, Khojand, Kyzilorda et Turkestan. Les réseaux d'irrigation traditionnels ont cédé la place à des canaux construits durant la période soviétique.

L'Amou Daria, l'Oxus de l'antiquité, est le plus long fleuve d'Asie Centrale. Il coule sur 2200 km et son bassin versant dépasse les 530 000 km². Il est navigable sur les deux tiers de son cours. Sa source, au cœur des glaciers du Haut Pamir au Tadjikistan, reste mystérieuse. L'Amou Daria naît de la confluence de 4 grandes rivières : la rivière Pamir, la rivière Wakhan, la rivière Aqsu qui devient le Murghab, et la rivière Pyandj. Il dessine la frontière de l'Afghanistan avec le Tadjikistan, puis l'Ouzbékistan, et enfin le Turkménistan avant de s'enfoncer à l'intérieur de ce pays vers le nord en direction de la Mer d'Aral. Son eau est détournée pour l'irrigation par des barrages en Ouzbékistan puis au Turkménistan, et dispersée en un delta qui se fond dans un désert, il n'atteint plus la Mer d'Aral.

Du photojournalisme au long cours : témoigner des transformations, informer et sensibiliser à la protection des ressources

Tout au long de mon périple, je passerai par des villes et des villages dont la vie dépend essentiellement des ressources en eau. Les trois grands cours d'eau sur « ma route de l'eau » seront le fleuve Amou Daria, le fleuve Syr Daria et enfin la rivière Zeravchan. Ceux-ci sont au centre des enjeux économiques de tous les pays visités.



Les flèches en rouge sur le schéma retracent le parcours que je vais effectuer.

Ce voyage commencera par un premier trajet à travers le Tadjikistan, autrement appelé « Château d'eau de l'Asie centrale » depuis des temps immémoriaux, en poursuivant par l'Ouzbékistan et le Kazakhstan pour finir sur les bords de la mer Aral.

La rivière Amou Daria prend sa source dans le Pamir au Tadjikistan, c'est donc de là que je démarrerai mon reportage jusqu'à la région du Khatlon considérée comme le cœur des cultures de coton tadjik, l'« or blanc ». Je poursuivrai ma route le long de cette rivière dans la région de Boukhara pour finalement arriver au sud de la mer d'Aral. Après Boukhara, je passerai par la région autonome de Karakalpakistan jusqu'à la ville de Moynâq en Ouzbékistan. Cette ville située à une trentaine de kilomètres de la mer d'Aral est un ancien port de pêche, aujourd'hui en plein désert.

Cet itinéraire me mettra dans les traces d'Ella Maillard qui a descendu l'Amou Daria en bateau en 1932.

Mon deuxième trajet concerne le fleuve Syr Daria. Le Syr Daria possède 2 sources : les rivières Naryn et Kara Daria. En Ouzbékistan, il arrose la vallée de Ferghana, région la plus densément peuplée d'Asie centrale. C'est aussi le grenier du pays. De plus, le coton très gourmand en eau fait partie de la vie de chaque Ouzbek. Tout le monde est concerné, du moins en ce qui concerne la récolte. Je partirai de la ville de Khodjend au Tadjikistan où coule aussi le Syr Daria. Je continuerai ma descente le long du fleuve dans la vallée de Ferghana afin d'observer l'importance et l'impact de l'eau dans la vie des habitants de cette vallée. Arrivé à l'est de l'Ouzbékistan, je parviendrai à la ville frontière de Syrdaria. Toujours le long du fleuve, je poursuivrai au Kazakhstan en passant par les villes de Shardara, Turkistan, Gyzilorda pour finir par la ville de Qazali où le Syr Daria se jette dans le nord de la mer d'Aral.

Mon troisième et dernier trajet se déroulera le long de la rivière Zeravchan et tout le temps au centre de l'Ouzbékistan. Je partirai de la frontière du Tadjikistan dans la région de Samarkand et voyagerai dans les régions de Boukhara et de Khârezm. L'égrenage du coton, le dévidage des cocons de vers à soie et la mise en conserve des fruits et légumes ont, de tout temps, assuré la prospérité des villes et des villages de ces régions, nés au long de l'antique route de la soie qu'empruntaient les caravanes pour se rendre dans l'Empire du Milieu tout proche.

Il s'agit pour moi, par ce travail de reportage photographique, autant d'informer sur le désastre écologique, sur l'effet des activités humaines et leurs efforts pour surmonter les effets de la dilapidation des ressources en eau, que de mettre en garde et d'alerter le public français et européen sur l'importance de préserver l'eau, d'adopter des comportements qui assure une utilisation économique et respectueuse de l'eau.



« Les fleuves d'Asie centrale » : quels objectifs ?

Le photojournalisme prend tout son sens lorsqu'il s'inscrit dans la durée, et dans un projet éducatif et de transformation des mentalités et des comportements. Pour ce faire, il fait appel au regard critique et citoyen, mais se rend aussi utile aux acteurs et aux décideurs locaux et internationaux.



Un tel travail de fond synthétisera les différents enjeux de la question. Il se montrera utile aux ONG et aux organisations internationales, ainsi qu'aux diplomates qui travaillent sur ces sujets. « Les fleuves d'Asie Centrale » les aidera sans doute à prendre des décisions en matière de politique de développement, les aiguillera sur des pistes de recherche. Le projet vise également à comprendre certaines sources de gaspillage : quelles sont les méthodes d'irrigation qui gaspillent de l'eau et par quelles méthodes peut-on les remplacer ? Ainsi, des canaux creusés sous l'époque soviétique dans des zones désertiques perdent une grande partie de leur eau. La question que pose cette enquête est fondamentale : peut-on, en changeant ces méthodes d'irrigation et en supprimant les pertes sur les grands canaux mais pas seulement, redonner un peu d'eau à la mer d'Aral ? Cette perspective entre dans le cadre de la crise du réchauffement climatique. Dans quelle mesure cela peut venir en aide aux populations de l'Ouzbékistan ? Faut-il se résigner à la voir disparaître de cette région ? Cette enquête conduit également à s'interroger sur la question des barrages construits en aval. Ces projets peuvent-ils se justifier uniquement dans le but de produire de l'électricité, alors que de plus petites installations – telles des conduites forcées – peuvent donner des résultats tout aussi bons ? En amont, sont-ils un moyen pour le Tadjikistan de faire pression sur l'Ouzbékistan en vendant son eau ? Réguler les rivières par des barrages n'est pas une mauvaise chose en soi. Cette régulation peut permettre d'améliorer l'irrigation et gagner de précieux hectares. Encore faut-il que l'eau ne soit pas gaspillée comme c'est le cas aujourd'hui.

Cette enquête me conduira à consulter des spécialistes qui travaillent sur ces questions – institutions internationales, acteurs locaux, ONG qui travaillent en développement sur la région. Cependant ce projet s'adresse tout à la fois aux professionnels et au grand public. Par l'organisation d'expositions et de rencontres dans la région de Grenoble et ailleurs, ce projet vise à donner conscience des enjeux planétaires que représente la gestion de l'eau dans un avenir proche. D'autres actions à mettre en place sont envisagées telle que l'organisation de conférence et débat sur la thématique, la préparation d'un livre, etc.

Les besoins financiers

Pour effectuer ce photoreportage je me rendrai dans 3 pays : le Tadjikistan, l'Ouzbékistan et le Kazakhstan sur une durée totale de quatre mois. Voici les groupes de dépenses prévues :

Frais de mise en place du projet

- Déplacement : 200€
- Coordination générale : 300€

Billets d'avion

- Aller : Lyon - Almaty (Kazakhstan), Retour : Tachkent (Ouzbékistan) - Lyon = 1200€
- Almaty - Douchanbe (Ouzbékistan) = 400€
- Billet aller retour Grenoble – aéroport de Lyon (bus) = 70€

Frais à l'intérieur de chaque pays

1- Tadjikistan (30 jours)

- Visa = 150€
- Arrivée dans le pays, démarches administratives pour un mois = 300€
- Frais de location d'une voiture pour 10 jours (10x70€) = 700€
- Frais d'hébergement et repas pour 30 jours (30x45€) = 1350€
- Frais de communication (achat de carte SIM Téléphone + internet) : 50€

2- Kazakhstan (30 jours)

- Visa 70€
- Arrivée dans le pays, démarches administratives pour un mois = 400€
- Frais de location de voiture pour 10 jours (10x70€) = 700€
- Frais d'hébergement et repas pour 30 jours (30x45€) = 1350€
- Frais de communication (achat de carte SIM Téléphone + internet) : 50€

3-Ouzbékistan

- Visa 100€
- Arrivée dans le pays, démarches administratives pour deux mois = 700€
- Location de voiture pour quatre semaines (28x70€) = 1960€
- Frais d'hébergement et repas pour 2 mois (60X45€) = 2700€
- Frais de communication (achat de carte SIM Téléphone + internet) : 100€

Equipement : matériel numérique

- 4 cartes mémoires 64 Giga Lexar professionnel (4x50€) = 200€
- 2 disques dur de stockage « Western Digital my passport Wireless 500Go » (2x140€) = 280€
- 2 disques dur de sauvegarde (2x140€) = 280€

Assurance

- Matériel = 570 €

TOTAL=13 975€

Les partenaires du projet

A ce jour, différents contacts ont été établis, des partenariats sont en cours de discussion alors que d'autres sont avérés. Cela est par exemple le cas avec le collectif *Point Barre Photo*, pour lequel vous trouverez en pièce jointe de ce dossier une lettre expliquant leur implication dans ce projet.

Le bon déroulement de ce projet repose sur l'établissement de partenariats, que ce soit pour son financement, sa mise en œuvre et la conduite du reportage, ou pour en assurer la diffusion et la dimension pédagogique et de sensibilisation. Je fais appel à différentes structures afin de mener à bien ce projet, et c'est l'objet de mon dossier.

Si vous souhaitez plus de renseignements sur le projet, ou en devenir partenaire, je vous invite à me contacter ; je serai ravi d'échanger avec vous sur les différentes possibilités de collaborations que nous pourrions mettre en place.

Contacts

Vous pouvez me contacter sur : lesfleuvesdasie@gmail.com

Pour en savoir plus sur mon travail de photographe vous pouvez vous rendre sur : [**www.nemat-rafiian.com**](http://www.nemat-rafiian.com)